



On a toujours l'impression que les vitres vont dégringoler quand on passe en première et moi je crois toujours que ça ne tourne pas rond quand je quitte Paris, il y a de ces coins de rues avec leurs boutiques fermées qui me poursuivent bien longtemps après avoir franchi les portes et la banlieue n'en finit pas de défiler à reculons dans le rétroviseur lézardé. Ça carburait bien ce matin-là et je marchais assez fort dès la Nationale, sans penser à rien.

*Elle est bell' comme le jour
Et elle a du soleil plein les yeux.*



Édouard me racontait sa vie comme s'il lisait une fiche signalétique de police, d'une voix rythmée par le ronronnement de chat coupé du moteur.

Trente-deux ans, études moyennes en province (licence en droit) et puis le coup de bambou, le départ pour Paris, en vue de je ne sais quel destin d'auteur dramatique, la guerre, une femme et puis d'autres. La place provisoire dans une administration en attendant la réussite, les bistrots (le soir), et puis l'administration pendant des années, la petite lampe verte huit heures par jour, les petites révoltes, la merde quoi !

Alors, il avait démissionné et depuis plusieurs mois, il traînait ses godasses dans Paris, à la cloche.





Ce n'était pas là l'aventurier que je pensais, mais un type comme les autres et qui avait sûrement envie d'être de plus en plus comme les autres, avec les autres...

On n'a pas beaucoup parlé durant le voyage, on a cassé la croûte dans un petit bouzin du côté de Dijon. C'est sur la droite quand on descend : une espèce de ferme avec des murs pleins de réclames (« Il emploie sûrement Mobiloil », « Cognac Courvoisier », « Ici Esso »). La salle est basse et sent drôlement la friture et l'essence, pendant qu'on se lave les mains on voit les voitures qui prennent le virage un peu après et qui disparaissent par le bas à cause des clôtures de buisson. Par la fenêtre, on voit aussi le poulailler.

On était seuls et comme j'étais plutôt en avance sur l'horaire, on a un peu traîné; le déjeuner était bon; dans ce coin-là, le vin l'est aussi. Il faut aller au fond du jardin pour pisser. Après on est bien et je suis resté là, dans l'herbe, à regarder la géographie méthodique des salades d'hiver et des choux à lapins. Il y a une espèce de clôture où alternent les fers de lit et les portes de clapiers, accrochés çà et là des tableaux de marque pour les concours de boules ce qui laisse supposer que le jardin est récent. Dans un coin, à demi enfouie dans un buisson de sureau, une pompe à essence mobile « Automobiline », tout ça avec un air de cimetière désaffecté et l'envie





qu'on a de rester là à bricoler pour l'après-midi dans ce soleil timide de salle d'hôpital.

Et puis, il faut reprendre la route, les coussins gémissent quand on s'assied, on regarde devant soi un moment avant d'appuyer à fond sur le démarreur et puis toute la machine se met en branle et brinqueballe, le changement de vitesse vibre, les aiguilles du tableau de bord tressautent, le vent agite fébrilement les bouts de caoutchouc des essuie-glaces. Point de direction : Lyon.

Jusqu'à Lyon, Édouard a roupillé; coincé contre la portière, il se foutait pas mal du soleil qui se couchait au-dessus de la Saône comme une sorbetière qu'on renverse et dégoulinait en traînées demi-deuil et berlingot, jusqu'à l'eau massive et noire. La Saône est plate comme les lagunes au soir, entre Sète et Agde, et les arbres bas se trimballent de l'autre côté comme des personnages tristes de théâtre chinois, il y a des champs pleins d'ajoncs et de flaques laquées. Là-dedans, une brume bleu-vert errante. Et c'est bientôt cette bon dieu d'heure entre chien et loup, les maisons qui surgissent de l'ombre, les formes fantomatiques des poteaux indicateurs, la route qui se transforme en mur, le passage à niveau en arbre, les pompes à essence qui deviennent des passants isolés et les charrettes de paille qui reculent à la mesure des





collines; sale moment à passer lorsqu'on a déjà trois cents bornes dans les bras; les éléments symboliques de la route, l'arbre, le « don Dunlop », le bistrot mènent une danse mystificatrice à en avoir mal au-dessus des yeux comme une barre de sécurité. Édouard dormait et la nuit venait en vagues tristes du fond des terres labourées (ce devait donc être octobre) et de plus loin glissait des collines aubergine dont les ombres secrètes n'étaient pas pour nous.

Lorsque nous sommes entrés à Lyon par le quai de Vaise, la ville, avec les rares voitures passant les ponts, faisait songer à l'Occupation; bien que ce fût déjà tard (et les jours sont courts), il traînait encore au-dessus de la Croix-Rousse des vestiges de jour en forme d'écharpes de théâtre blanches. Du côté Saône, la Croix-Rousse semble un grand parc public qui dévale vers les quais en cascades de pavillons éteints, de murs délabrés, en bousculement d'arbres monumentaux, en géographie éclairée au gaz de ruelles zigzagantes et désaffectées alors que, du côté du Rhône, c'est l'architecture majestueuse et ordonnée d'un escalier d'immeubles lisses, hissés au-dessus des arbres dans un papillonnement de lumières espacées et régulières comme un arbre de Noël ou l'Empire State Building. Quelles légendes n'a-t-on raconté sur Lyon! Mystères d'alcôves et cabinets d'affaires,





messes noires, assassinats élégants, cuisines sordides, cité du brouillard et de l'amertume... Pour qui arrive à Lyon par la route, comment ne pas croire à cette physionomie corrodée et en fin de compte sinistre alors que la gare d'eau à Vaise est encore plus conventionnelle que le quai de la Râpée dans le genre film d'atmosphère et prolonge au bord de l'eau traînante la théorie inévitable des péniches à quai, des grues doubles, des bistrots morts, et cette vingt dieux de municipalité qui noie le tout dans un éclairage parcimonieux à vous obliger de rouler pleins phares.

Un vrai fourbi pour trouver une place. Quai de la Bibliothèque où j'avais idée de dîner (souper, comme ils disent), il y a toujours des charrettes de laitiers, des camionnettes de maraîchers, et quelques poids lourds en stationnement devant Les Acacias que tient mon ami Clément, à croire qu'il finira par faire fortune et enfin changer sa C4 pour une « traction », ce dont il parle depuis des années avec son impossible accent de Cavaillon.

Édouard avait fini par se réveiller et clignait des yeux ; il devait avoir un mal de reins à en marcher de travers avec cette position qu'il tenait depuis le déjeuner. Il ne connaissait pas Lyon et avait l'air de s'en soucier aussi peu que de la manière dont il coucherait le soir et vivrait ici, si toutefois il y restait longtemps.





Pourquoi Les Acacias ? En raison de quelle fantaisie ou quel souvenir cette enseigne injustifiée ? Tout ça n'a pas d'importance du moment que, depuis que Clément avait pris cette affaire, c'était, de trois heures du matin à midi et de six heures à minuit, une véritable bousculade au comptoir. Imaginez, à propos du patron, Popeye avec l'accent de Durance, le mensonge facile et une rouerie de sidi ; c'est à ce bougre que j'avais été lié en équipe lorsque je faisais Avignon-Chalon en transports rapides et depuis je ne pouvais passer à Lyon sans aller entendre la nouvelle version de l'accident qui lui avait valu sa gueule de travers.

Sa femme, qui avait des bras frais et des dents fausses, cuisinait bien et réussissait des soupes de légumes au beurre à s'en faire claquer la sous-ventrière. Ce soir-là, nous avons cassé la croûte à la fourchette. Une douzaine d'huîtres avec un blanc de Tain l'Hermitage 1943 (sans étiquette, mais à s'en souvenir longtemps), une assiette de charcuterie, une omelette aux champignons pliée en deux, une entrecôte grillée avec le beurre qu'on pose dessus au moment de servir, une salade frisée à l'huile de noix, du « bleu » à rendre des points au plus authentique Roquefort, café, et là-dessus deux ou trois verres de gnôle de chez Jaboulet, de quoi se tenir à la table.

